

## Gaston Picard, Le Prince des Enquêteurs

Jean-Pierre Goldenstein

Volume 5, numéro 2, août 1972

La poésie moderne : forme et signification

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500241ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500241ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goldenstein, J.-P. (1972). Gaston Picard, Le Prince des Enquêteurs. *Études littéraires*, 5(2), 311–318. <https://doi.org/10.7202/500241ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1972

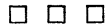
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

## GASTON PICARD, LE PRINCE DES ENQUÊTEURS

jean-pierre goldenstein

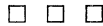
*La section d'Études françaises de l'Université Laval a fait il y a quelques années l'acquisition auprès de Mme Suzanne Sourieux-Picard d'un fonds qui n'a pas encore été systématiquement dépouillé et qui pourrait intéresser plus d'un chercheur curieux des questions littéraires concernant la France des années dix aux années soixante. Un sondage superficiel et un classement alphabétique des lettres contenues dans ce fonds, dont nous devons l'accès à l'amabilité du professeur Jean-Marcel Paquette que nous remercions ici, permet néanmoins de se faire une idée sur la valeur des pièces qui y sont conservées.*



*Le nom de Gaston Picard (1892-1962), conteur, nouvelliste, poète, romancier régionaliste, auteur dramatique, traducteur, essayiste, journaliste, infatigable enquêteur littéraire, reste lié à cinquante années de vie littéraire française. Les activités créatrices de ce polygraphe nous intéressent moins pourtant que celles du fondateur de revues. C'est, tout d'abord, en 1910, l'Heure qui sonne, « Revue des lettres » qui se transformera en « Revue mensuelle des lettres » pour devenir enfin, avec les numéros de la nouvelle série, « Revue d'avant-garde ». En 1912, c'est l'Oeil de veau, renouvelé, bien entendu, de la Chronique de l'œil de bœuf, « Revue encyclopédique à l'usage des gens d'esprit », dont Gaston Picard assume la co-direction avec Roland-Manuel, alors jeune musicien inconnu. Aux sommaires, outre les noms des deux directeurs, se trouvent ceux de René Maran, futur prix Goncourt pour le premier « véritable roman nègre », Abel Gance qui chatouillait la Muse alors — et en alexandrins rimés ! Erik Satie, Francis Carco... De 1914 à 1918, Picard crée et dirige, avec Fernand Divoire et René Bizet, le Bulletin des écrivains, dont une collection complète figure à Laval, destiné aux écrivains mobilisés et*

*qui a maintenu un lien, si frêle soit-il, entre le front et l'arrière durant toute la guerre.*

*En fait Gaston Picard fut surtout connu grâce à son activité de journaliste qui lui valut d'être sacré « Prince des Enquêteurs » (la mode était alors aux sacres de papier) par Paul Souday dans le Temps. De plus, son nom restera lié, avec celui de Georges Charensol, à la création du célèbre Prix Renaudot en 1926. Un jour, un sociologue de la littérature s'intéressera peut-être aux dossiers de ce prix pieusement conservés (certains manquent malheureusement, dont celui de Céline) qui constituent un précieux témoignage sur les mœurs littéraires françaises contemporaines.*



*Parmi les revues et papiers divers conservés dans le fonds Picard figurent des pièces qui ne manquent pas d'intérêt. On trouve ainsi des cartons d'invitation à la Galerie de Léonce Rosenberg, « L'Effort moderne », pour les expositions de Fernand Léger, de Gino Severini, des papillons divers, une invitation à la première des Mamelles de Tirésias de Guillaume Apollinaire, le fameux tract surréaliste dirigé contre Anatole France au lendemain de la mort de l'illustre académicien, « Un cadavre », le catalogue-invitation de l'exposition des peintres futuristes italiens chez Bernheim-Jeune en février 1912, le premier numéro de la Révolution surréaliste, l'unique numéro de la revue de Paul Dermée Z1, paru en 1920, qui contient ici et là quelques perfides allusions contre Pierre Reverdy, des tracts futuristes : Discours futuriste aux Vénitiens de Marinetti, l'Art des bruits de Luigi Russolo, le Manifeste des peintres futuristes de Boccioni, Carrà, Russolo, Severini, Balla, toutes pièces originales en parfait état de conservation.*

*Les vieilles revues du fonds Picard apportent deux petits compléments aux excellentes bibliographies de Roméo Arbour et de Richard L. Admussen<sup>1</sup> que nous nous permettons de livrer ici aux lecteurs :*

<sup>1</sup> Roméo Arbour, *les Revues littéraires éphémères paraissant à Paris entre 1900 et 1914 ; Répertoire descriptif*. Paris, Corti, 1956, p. 69 et Richard L. Admussen, *les Petites Revues littéraires 1914-1939 ; Répertoire descriptif*. Paris, Nizet, 1970, p. 134.

L'OEIL DE VEAU. *Revue encyclopédique à l'usage des gens d'esprit.*

*Mensuelle. 16,5 x 26. Janvier 1912 (n° 1) — mai-juin 1912 ? (n° 5 ?).*

*Dir. : Roland Manuel et Gaston Picard ; 1, rue de Chazelles, Paris.*

*CONTENU : Poèmes, proses, essais critiques, etc.*

*PRINC. COLLAB. : Nicolas Beauvuin, Francis Carco, Abel Gance, Roland Manuel, René Maran, Gaston Picard, Henriette Sauret, Erik Satie. . .*

JABIRU. *Magazine littéraire mensuel. 16,2 x 22 cm. 25 avril 1926 (n° 3) — ?*

*Dir. : Paul Massonnet. Sec. de la réd. : Edmond Gréville.*

*CONTENU : Proses, poèmes, essais.*

*PRINC. COLLAB. : Pierre Mac Orlan, Henri Jeanson, Jean-George Auriol, Edmond Gréville.*

À côté de ces précisions d'ordre bibliographique, on peut également produire quelques pièces intéressant l'histoire littéraire du renouveau poétique des années 1912-1913. En effet, Gaston Picard rencontra Guillaume Apollinaire, avant la première guerre mondiale, à la Closerie des lilas. Le jeune homme fréquentait alors les Mardi de « Vers et Prose ». Anecdотiques ; tels furent, comme il se doit, les rapports entre le poète et l'enquêteur. En 1916, Apollinaire écrivit du front à Gaston Picard et lui demanda de trouver une marraine de guerre pour deux de ses soldats. Ce rôle incombait à Mlle Suzanne Sourieux, la fiancée, puis la femme de Gaston Picard. Après la mort du poète assassiné, la revue *Sic* consacra un numéro spécial à la mémoire d'Apollinaire (N° 37-38-39), janvier et 15 février 1919). À côté des témoignages de Pierre Albert-Birot, d'André Billy, de Blaise Cendrars, de Max Jacob, se trouve un poème de Gaston Picard.

Les pièces que nous sortons de l'ombre sont liées elles aussi à la vie comme à la mort du poète. En 1913, le directeur de *l'Heure* qui sonne présente un hommage collectif au poète Paul-Napoléon Roinard, l'adaptateur au Théâtre d'Art du Cantique des Cantiques, « l'artiste incorruptible » comme le nomme Florian-Parmentier. Gaston Picard rassemble ainsi

« des proses, des poèmes, que des écrivains estimés, des maîtres et des jeunes, ont bien voulu [lui] envoyer, et dans lesquels ils disent leur admiration pour l'œuvre du poète, leur sympathie pour l'homme ». Tous les apports étaient alors inédits à l'exception du poème d'Apollinaire et de la prose d'Henri Strentz qui avait déjà consacré des pages à Roinard.

Une liste de noms, souvent oubliés de nos jours, est certes fastidieuse. Les archives du numéro consacré à Roinard sont pourtant représentatives du genre de documents conservés à l'Université Laval. Outre l'introduction de Gaston Picard, on trouve les apports de Roger Allard, Guillaume Apollinaire, Henri-Martin Barzun, Nicolas Beauduin, Marc Brésil, Paul Brulat, Jean Clary, Manuel Devaldès, Fernand Divoire, Ch. Th. Féret, Fernand Fleuret, Paul Fort, J. Francis-Bœuf, Louis de Gonzague-Frick, Ernest Gaubert, Henri E. Gounelle, Remy de Gourmont, Henry Guilbeaux, Jacques Hébertot, Gustave Kahn, Sébastien-Charles Leconte, Paul Lombard et Marcel Millet, Victor-Émile Michelet, Olivier-Hourcade, Carlos Laronde, Jean Dorsennus, Annie de Pène, Georges Périer, Georges Polti, Rachilde, Henri de Régnier, Maxime Revon, Jean Richepin, Jean Royère, Han Ryner, Paul Pomot, Henri Strentz, Gustave-Louis Tautain, Émile Verhaeren et Sébastien Voïrol.

Apollinaire quant à lui a envoyé, comme Henri Strentz, un texte déjà publié, légèrement modifié et dédié, on s'en doute, au poète célébré par la revue. Il s'agit du « Brasier », « mon meilleur poème, sinon le plus immédiatement accessible » aux dires d'Apollinaire lui-même. Résumons rapidement les différents états du texte<sup>2</sup> :

A – « Le Pyrée » ; *Le Gil Blas*, N° 10417, 4 mai 1908. Pas de dédicace. Trois parties numérotées.

B – « Le Brasier » ; *L'Heure qui sonne*, N° 11, janvier 1913. Dédicace : À mon ami le grand poète Paul-Napoléon Roinard. Trois parties numérotées.

C – « Le Brasier » ; Anthologie des poètes nouveaux (*Lanson*) 1913. Pas de dédicace. Trois parties numérotées.

<sup>2</sup> On trouvera plus de détails dans les *Oeuvres poétiques* de Guillaume Apollinaire publiées par Marcel Adéma et Michel Décaudin dans la Bibliothèque de la Pléiade, notes pp. 1060-1061, et dans Michel Décaudin, *Le Dossier d'« Alcools »*, Droz, 1965, pp. 173-177.

D — « Le Brasier » ; dans Alcools. Dédidace : À Paul-Napoléon Roinard. La numérotation a disparu.

L'hommage d'Apollinaire à Roinard contenu dans le dossier Picard constitue un état A' du texte du poème. Il s'agit du « Pyrée » découpé dans le Gil Blas de 1908, remanié de la main d'Apollinaire, dédié et signé par lui. Les variantes ont été relevées par les éditeurs de la Pléiade. L'examen du poème révèle encore quelques différences minimales inconnues à ce jour entre ce texte et celui qui fut publié dans l'Heure qui sonne. Apollinaire a dû selon toute vraisemblance apporter les corrections ultimes sur les épreuves mêmes de la revue.

J'ai jeté dans le noble feu  
Que je transporte et que j'adore  
De vives mains et même feu  
Ce passé, ces têtes de morts  
Flamme, je fais ce que tu veux.

Le galop soudain des étoiles  
N'étant que ce qui devien  
Se mêle au heurtissement mâle  
Des centaures dans leurs haras  
Et des grandes plaintes végétales.

Où sont ces têtes que j'avais ?  
Où est le Dieu de ma jeunesse ?  
L'amour est devenu mauvais  
Qu'au bras des flammes renaissent  
Mon âme au soleil se dévêt.

Dans la plainte ont poussé des flammes  
Nos coeurs pendent aux citronniers  
Les têtes coupées qui m'accablent  
Et les astres qui ont saigné  
Ne sont que des têtes de femmes.

Le fleuve épinglé sur la vare  
Fixe comme un vêtement  
Parlant à l'amblyon, cocille  
Tu subis tous les tops charmants  
Qui rendent les pierres ardentes.

Je flambe dans le feu d'ardeur adorable  
Et les mains des croyants m'y rejettent multiple  
Les membres des intérêts flambe auprès de moi  
Eloigné de l'obscur ossement

Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes  
Idées  
Et des oiseaux protégés de leurs ailes ma face et le  
soieil.

O mémoire, combien de races qui tortillent  
Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur  
Et les serpents ne sont-ils que les coups des cigares  
Qui étaient immortels et n'étaient pas châtiments

Voici ma vie renouvelée  
De grands vaisseaux passent et repassent  
Je trépasse une fois encore mes mains dans l'océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée  
Ses flammes sont immenses  
Il n'y a plus rien de commun entre moi  
Et ceux qui craignent les brûlures.

## III

Déscendant des hauteurs où pense la lumière  
Jardins rouant plus haut que tous les ciels molles  
Bavens masqué flambe en traversant les cieus  
Nous attendons ton bon plaisir, ô mon amie  
J'ose à peine regarder le divin mascarade  
— Quand bleuira sur l'horizon la Désirade ?

Au delà de notre atmosphère s'élève un théâtre  
Que construisit le ver Zamin sans instrument  
Puis le soleil revint ensoleiller les places  
D'une ville marine apparue contremont  
Sur les toits se reposaient les colombes lasses

Et le troupeau de sphinx regagne la sphingère  
A petits pas. Il orra le chant du père toute la vie  
Là haut, le théâtre est bâti avec le feu solide  
Comme les astres dont se nourrit le vide

Et voici le spectacle  
Et pour toujours je suis assis dans un fauteuil  
Ma tête mes genoux mes coudes vain pentacle  
Les flammes ont poussé sur moi comme des feuilles

Les coeurs humains clairs bêtes nouvelles  
Donnent des ordres aux hommes apprivoisés  
O déchirée que les fleuves ont repris

L'aimerais mieux nuit et jour dans les sphingères  
Vouloir savoir pour qu'enfin on m'y dévêt

Suivie d'Apollinaire

En octobre 1916, le N° 24 du Bulletin des écrivains de Bizet, Divoire et Picard annonce la création d'une Association corporative des écrivains français « dont le but uniquement pratique, est la diffusion des œuvres littéraires d'écrivains nouveaux ». Parmi les premiers membres, on relève, à côté des noms de Barzun, Billy, Canudo, Cendrars, celui d'Apollinaire. Cette Association s'intéressa un moment à la création d'un ministère des Lettres et des Arts. L'un des arguments invoqués était la nécessité d'une organisation capable de soutenir utilement le prestige artistique de la France. Gaston Picard n'a pas manqué d'enquêter à ce sujet. Il posa à maintes personnalités la question suivante : « Que pensez-vous de la création d'un ministère des Lettres et des Arts ? » La réponse d'Apollinaire parut dans l'Éclair du 27 février 1918. Elle a été recueillie dans l'édition de la Pléiade parmi les Poèmes retrouvés (p. 689 et note p. 1151). En voici le texte autographe.

HOPITAL  
Militaire Complémentaire  
DU  
Val-de-Grâce N° 11  
VILLA MOLIÈRE  
57, Boulevard Montmorency  
TÉLÉPHONE : PASSY 96-52  
PARIS (XVI<sup>e</sup>)

Réponse à la question :  
que pensez-vous d'un  
ministère des Lettres  
et des Arts

Vous me parlez d'un ministère  
des Lettres et des Beaux-Arts  
Je vous réponds que c'est la guerre  
de guerre avec tous ses hasards  
que pensez-vous donc cher confère  
De celui-ci qui il faudrait faire  
Et qui serait le ministère  
Des Embusqués et des Froussards

Signé Guillaume Apollinaire

*On sait enfin que le poète, affaibli par sa blessure et sa trépanation, succomba le 9 novembre 1918 à une grippe infectieuse. Nous avons déjà vu que la revue Sic rendit quelques mois plus tard un hommage collectif à Apollinaire. Max Jacob y apportait sa contribution. La lettre que nous publions ci-dessous montre les réactions de l'auteur du Cornet à dés, dont le témoignage avait été sollicité par Gaston Picard, devant la mort du poète qui le laisse profondément troublé.*

17 rue Gabrielle

Paris XVIII

le 25 décembre 1918.

*Monsieur*

*Je remercie mon ami excellent Fernand Divoire et vous, Monsieur, d'avoir songé à moi pour parler de mon cher Guillaume Apollinaire. Je suis touché de votre attention et peiné de ne pouvoir accepter votre offre sympathique.*

*Je ne puis en effet ni écrire un article sur le poète sans y mêler l'homme, ni écrire sur l'homme sans y mêler toute ma vie, toute ma pensée et celle d'un autre de nos amis, Picasso. Il y aurait là quelque chose de grave que je n'ai ni le temps, ni la force encore d'entreprendre. Je ne puis écrire à demi sur un homme qui, avec Picasso, a régné sur mon moi tout entier pendant des années. Comprenez moi, Monsieur, et pardonnez-moi. Si j'écris sur Apollinaire, je ferai un livre et ce livre sera l'histoire de ma vie littéraire à l'époque de ma formation et peut-être l'histoire de mon temps, de son temps [rayé : « des miens »] plutôt.*

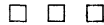


*Voilà des mots bien ambitieux mais je suis sûr que sous l'exagération du vocable, vous avez compris ma pensée.*

*Encore merci, Monsieur et cher confrère. Je me permets de vous demander d'être mon interprète près de Divoire, et vous offre mes cordiales salutations.*

*Max Jacob.*

*Au dos de l'enveloppe, Max Jacob a ajouté ces mots : « un très vieil ami d'Apollinaire M. Henri Hertz 91 rue de Courcelles serait enchanté d'écrire cette notice et me semble tt désigné pour le faire. M.J. »*



*Tels sont les quelques documents qu'il nous a plu de présenter aujourd'hui aux lecteurs. Il ne s'agit, on le voit, d'aucune révélation fracassante qui permette de remettre en cause une œuvre ou une esthétique. Ce ne sont que minimes apports à l'étude d'une époque qui a vu se constituer une des directions les plus originales de la littérature française moderne. Certes, le fonds Picard semble a priori plus riche en autographes susceptibles d'intéresser les graphologues qu'en pièces de première valeur. Pourtant, un dépouillement méthodique des dossiers de Gaston Picard réserverait sans doute encore bien des surprises aux érudits qui prendraient la peine d'entreprendre ce travail.*

*Jean-Pierre Goldenstein*